

BLAGNAC

QUESTIONS D'HISTOIRE

Revue d'Histoire Locale - Semestriel n° 5

Edité par l'Association pour l'Etude et la Présentation de l'Histoire de la Résistance et de Blagnac

Siège Social - 7, rue Bacquié-Fonade - 31700 BLAGNAC

LA GUERRE 39-40 A BLAGNAC

LA MOBILISATION.

Comme dans tous les villages de France, l'ordre de mobilisation générale "Premier jour, samedi 2 septembre 1939 à 0 h" fut placardé à la mairie. D'ailleurs des ordres de mobilisation individuels l'avaient précédé depuis quelques semaines. Une affiche fut aussi placardée au pont de Blagnac, et Monsieur Orliac, tambour afficheur, alerta la population. Sa très belle voix de ténor qui volontiers régalaient les nombreux mélomanes en chantant les grands airs d'opéra, Rigoletto, la Tosca... proclamait ce jour-là une bien mauvaise nouvelle aux quatre coins de Blagnac.

AU VILLAGE.

Chacun savait que "la mobilisation n'est pas la guerre". Pourtant une guerre déconcertante, apparemment courte (même pas un an) mais dont les rebondissements, les prolongements allaient bouleverser et ensanglanter notre pays et le monde entier débutait ainsi, tout simplement avec ce papier bleu, blanc, rouge écrit en noir. Très vite, la vie du village est perturbée. C'est par les témoignages de quelques habitants que l'on peut essayer d'évoquer cette histoire, car les archives officielles relatives à la seconde guerre mondiale sont, en France, pratiquement inaccessibles.

DEPART DES HOMMES.

Les soldats mobilisés rejoignent le lieu indiqué sur leur feuille de route. Le 28 oct. 1939, le Conseil Municipal vote un crédit de 2.000 F sur les fonds libres pour acheter 200 paires de chaussettes destinées aux mobilisés. Il ne précise pas combien l'on enverra de paires de chaussettes à chacun d'entre eux (une ou deux). Comme il y aura ensuite 73 prisonniers, le nombre de soldats mobilisés est au moins de 100. La plupart d'entr'eux étaient, comme les toulousains, affectés au 14^e régiment d'infanterie. Les réservistes étaient affectés soit au 211^e, soit à

Modèle N° 1

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

METROPOLE



ORDRE
DE
MOBILISATION GÉNÉRALE

Par décret du Président de la République, la mobilisation des armées de terre, de mer et de l'air est ordonnée, ainsi que la réquisition des animaux, voitures, moyens d'attelage, aéronefs, véhicules automobiles, navires, embarcations, engins de manutention et de tous les moyens nécessaires pour suppléer à l'insuffisance des moyens ordinaires d'approvisionnement de ces armées.

LE PREMIER JOUR DE LA MOBILISATION GÉNÉRALE EST LE *samedi deux septembre, vingt neuf heures ou zéro heure*

Tout Français soumis aux obligations militaires doit, sous peine d'être puni avec toute la rigueur des lois, obéir aux prescriptions de son **FASCICULE DE MOBILISATION**.

Sont visés par le présent ordre **TOUS LES HOMMES** non présents sous les Drapeaux et appartenant aux **ARMÉES DE TERRE, DE MER ET DE L'AIR**, y compris les **INSCRITS MARITIMES**, les hommes appartenant aux **TROUPES COLONIALES** et les hommes du **SERVICE AUXILIAIRE**.

Les Autorités civiles et militaires sont responsables de l'exécution du présent décret.

Le Ministre de la Guerre. Le Ministre de la Marine. Le Ministre de l'Air.



Affiche officielle dont la date de mobilisation est portée à la main.
(2 septembre 1939), 92 x 72.



Affiche de février 1940, signée Paul Colin, format 59 x 38,5.

Auch au 214^o, soit au 220^o à Saint-Gaudens. Certains étaient aussi au 117^o régiment d'artillerie à Toulouse. Ils sont acheminés sur les divers points de la bataille annoncée. Ils racontent leurs périples à travers le pays.

LA "GRANDE GUERRE" EST DANS LES MEMOIRES.

Malgré leurs différences, eux et leurs compagnes sont profondément marqués par la guerre de 1914-1918, à laquelle les plus âgés ont d'ailleurs participé. Ils se préparent, même s'ils ne l'expriment pas clairement, à revivre la vie qui fut celle de leurs parents 20 ans plus tôt, les souffrances, l'angoisse, l'attente des lettres, lien privilégié entre "l'avant" et "l'arrière".

AU FRONT - LA DROLE DE GUERRE.

Très vite, tous seront déconcertés par l'inaction forcée, sans parler de la rigueur de l'hiver 39-40. "L'arrière" féminin tricotera à qui mieux mieux passe-montagnes, gants, chaussettes, écharpes et pulls, la laine étant encore présente dans les magasins. Les soldats observeront pendant 6 mois, 8 mois leurs adversaires, immobilisés comme eux, regardant leurs visages à la jumelle; croyant parfois à une attaque on déclenche un tir de mitrailleuse sur des ombres dans la nuit. Le lendemain, on ne trouve que des sangliers accrochés aux fils de fer barbelés (Maxime Laconde).

EN NORVEGE.

C'est la "drôle de guerre". Oh ! combien drôle, originale mais non dépourvue de péripéties. Car si le front français-allemand est particulièrement calme, on sait à la lecture des journaux qu'il n'en est pas de même par exemple en Norvège : là un corps expéditionnaire essaie de débarquer à Narvick pour aller au secours de la Finlande en guerre contre l'U.R.S.S., malgré le refus de la Suède et de la Norvège de laisser le passage. Un plan d'attaque des pétroles de Bakou est aussi à l'étude par la Syrie et le Liban.

DES CAMPS D'INTERNEMENT EN FRANCE.

En France même, conformément à des mesures secrètes élaborées en avril 39 par l'Etat-Major, la circulaire du 30 août 1939 confirmée par décret le 1er sept. 39 prévoit "le rassemblement dans des centres spéciaux de tous les étrangers ressortissant de territoires appartenant à l'ennemi" : âgés de 17 à 65 ans. Sont concernés les antifascistes allemands et autrichiens ayant fui le nazisme pour trouver refuge en France. Il n'est pas tenu compte de leur demande de servir dans l'armée française. Ils vont rejoindre dans les camps du Vernet, de Noé, de St Sulpice la pointe, de Gurs (pour ne citer que ceux près de chez nous) les combattants de la Guerre d'Espagne, réfugiés eux aussi, des membres du Parti communiste interdit dès sept. 39, et également quelques juifs.

LA GUERRE EN POLOGNE.

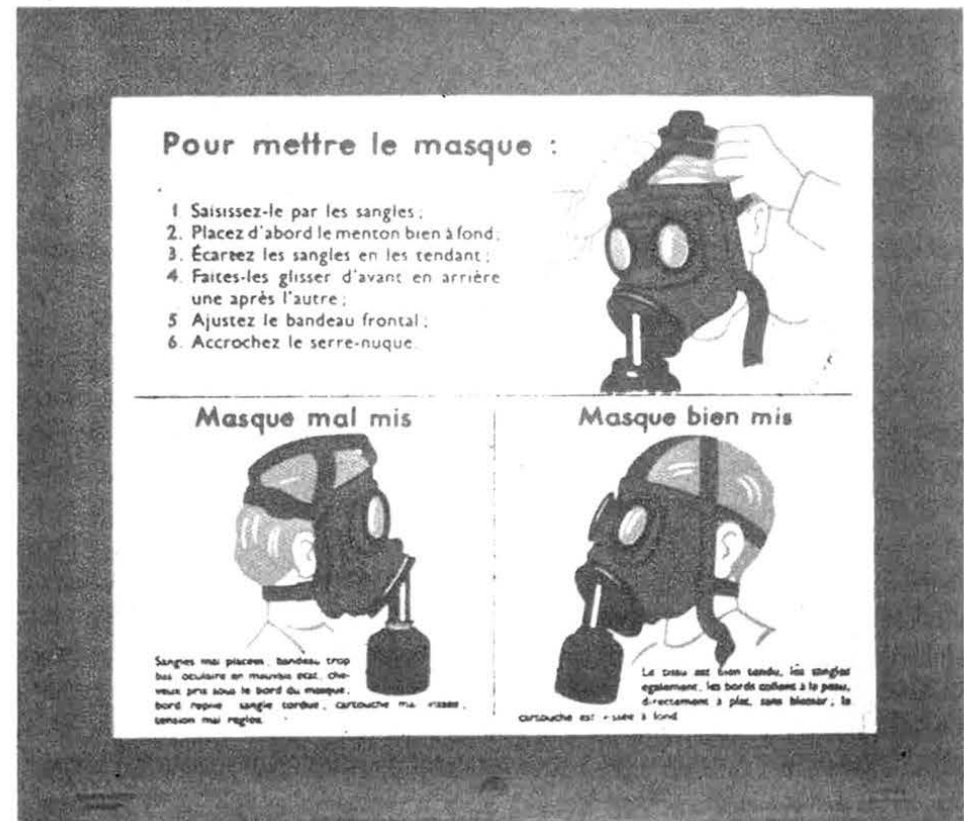
Drôle de guerre certes, mais seulement sur le front franco-allemand. On oublierait presque la Pologne, que nous étions censés protéger de ses voisins. La Wehrmacht et les S.S. y faisaient la démonstration de leur efficacité. Impitoyables pour tout ce qui osait résister, les troupes déferlaient en détruisant, en bombardant, avec leurs chars, leur aviation, sans distinction entre civils et militaires. Bientôt, le 13 mai 1940, la France connaîtrait le même sort.

TRAVAIL ACCRU DES FEMMES.

Loin de moi l'idée d'analyser avec précision la guerre de 39-40. Ceci n'est qu'une présentation des faits les plus marquants qui pouvaient être perçus par les habitants de ce qui n'était encore qu'un village où la situation de guerre s'installe. Comme en 14, les femmes remplacent les hommes. A leurs tâches habituelles, à la maison, aux champs ou à la blanchisserie, s'ajoutent les responsabilités de l'exploitation agricole : pour l'essentiel culture du blé, de la vigne et de légumes en plein champ. Tout cela dans de plus mauvaises conditions. Dès le déclenchement des hostilités on a réquisitionné les chevaux, les mulets, les véhicules automobiles. Le 18 oct. le Conseil Municipal appelle l'attention du préfet



MISE EN PLACE DU MASQUE



"Mise en place du masque à gaz", collection André Nilson.

sur "la nécessité de payer le plus tôt possible les indemnités dues aux propriétaires des chevaux et véhicules automobiles réquisitionnés".

En particulier, les chevaux étaient utilisés presque exclusivement pour le transport des légumes au marché de Toulouse qui se tenait à Arnaud-Bernard. Il est plus difficile de travailler. Ingéniosité, fatigue, solidarité essaient d'y remédier.

DEFENSE PASSIVE.

Mais d'autres problèmes surgissent. Les circulaires préfectorales se multiplient. Il faut organiser la défense passive. Le 13 sept. le Conseil Municipal décide le creusement de tranchées sur la place Rivet et au terrain de la Rignée "pour protéger éventuellement la population contre les éclats de projectiles qui seraient lancés par avions ennemis. Ces tranchées d'une longueur totale de 100 m. auront une profondeur de 80 centimètres et largeur 70 cm". 800 F prélevés sur les fonds libres paieront les travaux donnés à forfait.

Le 1^{er} octobre le CM prendra une assurance contre les accidents que pourrait provoquer le creusement des tranchées.

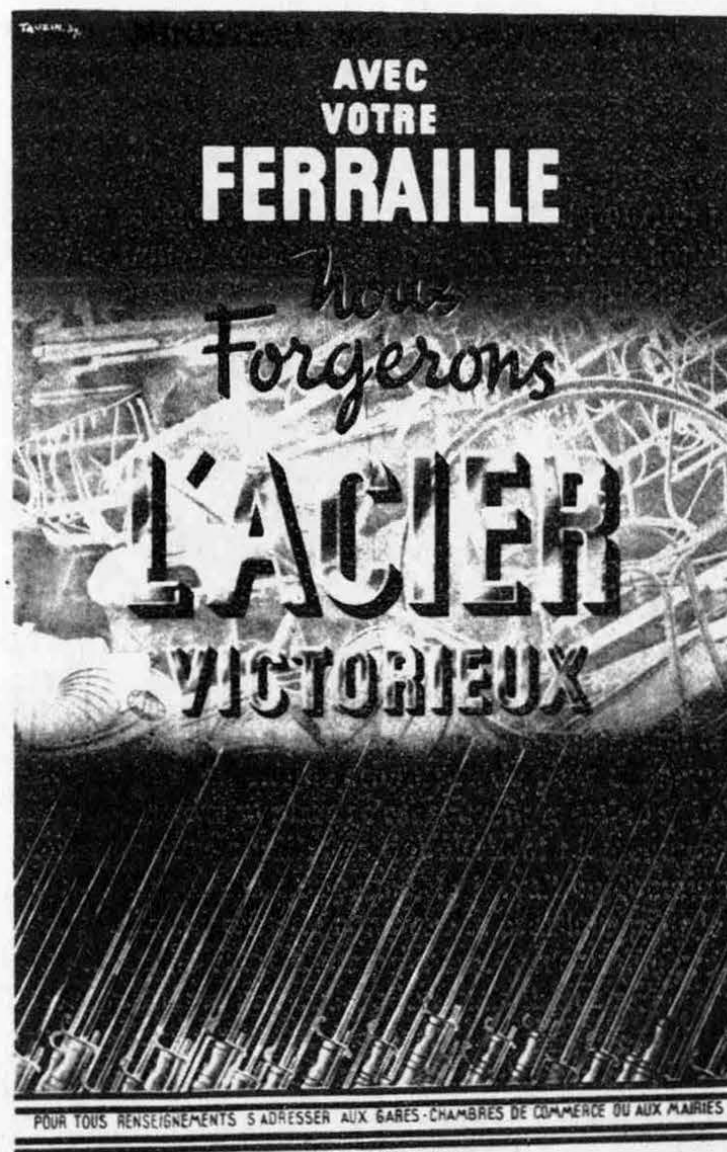
Le 21 octobre, malgré la demande préfectorale, nos édiles trouvent trop onéreux l'achat d'une sirène d'alarme. La cloche de l'église St Pierre et celles du monastère rempliront cet office. Le 2 septembre 39 l'éclairage extérieur est interdit "l'éclairage intérieur doit être réduit au strict minimum" et "dissimulé de façon absolue et permanente aux vues aériennes". Plus tard, les vitres qui ne pourront être cachées seront peintes en bleu.

L'ETAT DE GUERRE S'IMPOSE AU VILLAGE.

Les moyens de transport se raréfiant, le ravitaillement devient de plus en plus difficile.

Dans cet article il n'est guère possible de citer toutes les directives données à la commune pour s'adapter à l'état de guerre. Chacune a plus ou moins modifié la vie quotidienne, mais peu à peu cette vie s'est profondément transformée.

Cela va de la récupération des ferrailles et armements (vieux canons,



Affiche de 1939, signée Tausin, réalisée pour le Ministère de l'Armement, 119 x 79,5.



fusils, etc...), la déclaration des stocks de sulfate de cuivre et leur répartition contingentée, la fermeture des lieux publics à 22 h 30, l'interdiction de toute manifestation, à l'incorporation des naturalisés, au recensement du personnel sanitaire et des ressortissants étrangers, etc, etc...

LA PROPAGANDE : MAINTENIR LE MORAL.

Il faut aussi, à tout prix, conserver le moral de l'arrière. Les échanges de lettres, quelques permissions ne suffisent pas à maintenir la confiance. Après un certain emballement du début, ses implications sur la mode féminine (bleu royal air force, manteaux tailleurs évoquant les costumes militaires) les chants patriotiques français ou anglais diffusés à qui mieux mieux sur les ondes, des affiches de propagande, souvent excellentes surgissent sur les murs :

- appel à l'effort et à la solidarité "Souscrivez aux bons d'armement - Avec votre ferraille nous forgerons l'acier victorieux".
- soutien aux combattants - journée nationale du 3 mars 1940 : oeuvre du vin chaud du soldat et une belle affiche glorifiant l'alcoolisme : dans une France blanche sur fond noir, 2 soldats, 1 breton, 1 paysan du midi trinquent dans les vapeurs parfumées "Le vin chaud, de l'arrière à l'avant, nous vaincrons en le buvant".
- c'est aussi des instructions très précises pour la défense passive "Avez-vous mesuré le péril aérien" "Contre l'incendie" "Cocardes des avions militaires" "Mise en place du masque".

C'est enfin des mises en garde contre la 5e colonne : "Silence, l'ennemi guette vos confidences". Quand la situation empire, des slogans plus ou moins crédibles sont diffusés à la radio par la presse et les affiches tels cette déclaration bien irrationnelle de Paul Reynaud "Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts". Cette affirmation péremptoire allait, hélas être bientôt démentie par le déroulement des événements.

L'OFFENSIVE ALLEMANDE.

Mais survient l'offensive de mai 40, offensive fulgurante, violente, inattendue et décisive. Le gouvernement en profite pour interner dans



Affiche pour la souscription aux Bons d'armement, reproduisant la fameuse phrase de Paul Reynaud: «Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts», 1940, 59 x 80.

des "camps de concentration" les derniers ressortissants étrangers des pays ennemis : c'est-à-dire surtout les femmes allemandes et autrichiennes qui étaient encore en liberté. Les Allemands envahissent le Nord de la France, occupent Paris, atteignent Biarritz.

Malgré une supériorité militaire écrasante de l'armée allemande, les Français essaient d'endiguer le flot des envahisseurs; par exemple à Montcornet dans l'Aisne, sur les ponts de la Loire... Mais en vain. Sur les routes, les populations civiles sont harcelées, bombardées, les victimes sont innombrables. C'est la débâcle. Les réfugiés belges d'abord, français ensuite, affluent. Ils sont logés tant bien que mal dans la commune. Enfin, le 25 juin, l'armistice est signée, Philippe Pétain fait don de sa personne à la France. La Résistance prendra le relais de la lutte.

TEMOIGNAGES.

Écoutons quelques témoignages, recueillis par Germaine Ricard et Marie-Christine Fraysse, de ces soldats blagnacais pris au piège, soldats évoqués par le poète, médecin pendant les deux guerres (1914.1918 - 1939.1940).

"... ces soldats sans armes,
Qu'on avait habillés pour un autre destin
À quoi peut leur servir de se lever matin
Eux qu'on retrouve au soir désœuvrés, incertains..."

L. Aragon.

JEAN GRAZIDE.

À la mobilisation, il rejoint Auch au 214^e d'infanterie, 3^e bataillon, où il reste presque un mois. Il y retrouve le capitaine d'Etat-Major Roche, lui aussi de Blagnac. Après un retour à pied par étapes, le régiment embarque à la gare Matabiau jusqu'au bord du Rhin. Avec Jean Grazide d'autres Blagnacais : Fano, Marceau Pélissier, Fernand Tranier...

Hiver tranquille à part quelques escarmouches, quelques patrouilles effectuées par des volontaires sur l'autre rive du Rhin, étroit à cet endroit. Les soldats occupaient des villages évacués où étaient demeurées

quelques familles. Des exercices, des corvées, des munitions à déplacer, des occupations...

Pourtant deux incidents significatifs : une note arrive de la cartoucherie de Toulouse leur donnant l'ordre de rendre les cartouches qui ne correspondent pas à leurs fusils, mitrailleuses, fusils mitrailleurs. Vérification faite : exact. D'autres munitions correctes arrivent la nuit suivante.

Un autre jour, ayant obtenu un poste de radio ils écoutent "le traître de Stuttgart : Ferdonnet" (qui sera d'ailleurs exécuté par la suite). Surprise : il annonce que leur propre bataillon va effectuer dans la nuit un déplacement de 20 km. C'était encore exact.

C'était vraiment une "drôle de guerre". De quoi troubler profondément. "On était vendus, on était vendus". Enfin c'est l'offensive et le repli général pour éviter, mais en vain, de se faire encercler. Arrêt près de Besançon, tentatives de lutte par des corps francs, avec Fano par exemple mais réaction des Allemands contre le village, bombardement, attaque, blessés à soigner, tâche qui revient au docteur Roques de Saint Martin, des morts aussi qu'il faut enterrer malgré le danger. Des fossoyeurs d'ailleurs périssent sous les bombes.

Et c'est la fin; les survivants sont faits prisonniers et embarqués en Allemagne.

Jean Grazide ne reviendra qu'en mai 1945.

MAXIME LACONDE.

Il était engagé volontaire depuis le 10 novembre 1936, déjà sous les drapeaux au 14^e R.I. à la caserne Niel. La nouvelle de la mobilisation et de la guerre est un grand étonnement pour lui et ses camarades. Transporté rapidement au-devant de la ligne Maginot, il en admire la conception; il gardera jusqu'à la fin un mousqueton et 5 cartouches qu'il n'aura pas l'occasion d'utiliser !

Par contre, étant aux avant-postes, il peut tranquillement observer à la jumelle ses adversaires qui, de temps en temps, tirent en l'air avec leur Mauser. Nous avons d'ailleurs un témoignage semblable d'un soldat allemand (voir plus loin). C'est son groupe qui déclenche un tir nocturne contre des sangliers ce qui améliorera leur ordinaire pendant quelque

temps. Cette méprise a déjà été évoquée au début de cet article. C'est "la drôle de guerre".

Mais elle a une fin. Et en mai 40 une vraie guerre est déclenchée, guerre très meurtrière quand les assaillants rencontrent une résistance. Après la traversée de la Meuse où, curieusement, les ponts étaient intacts, la ligne Maginot et les armées françaises sont encerclées.

"On a été trahi, nous avons été trahis complètement" répète Maxime, "on s'est laissé prendre comme des lapins, on n'était pas armé..."

Malgré tout, avec d'autres Blagnacais, il réussit à s'échapper. Ils se retrouvent en Suisse où ils seront internés plusieurs mois, avant de regagner Toulouse.

ERNEST ARGELES.

"Le jour de la mobilisation, je me suis rendu à Agen. J'étais incorporé au 12^e Régiment d'Artillerie coloniale. J'avais déjà été mobilisé 2 fois et renvoyé chaque fois, pendant le mois précédent, ce n'était que de fausses alertes. Comme j'avais tous les permis de conduire, on m'attribua un gros camion Panhard, je fus affecté au ravitaillement. Après un voyage en train de 5 ou 6 jours, nous sommes arrivés en Alsace. Là, régulièrement nous allions de nuit, sans lumières, ravitailler les troupes qui étaient en première ligne, à 20 km. Nous approchions alors des Allemands, éloignés à peine de 2 km et que l'on pouvait apercevoir. Les soldats africains qui nous accompagnaient avaient très froid, nous leur distribuions de l'eau-de-vie, du "tord-boyaux" que pour notre part, nous n'arrivions pas à avaler. L'hiver se déroula ainsi. Les Alsaciens n'étaient pas très accueillants, au moins certains, mais "tous n'étaient pas pour l'Allemand" (sic).

"Mais nous étions tellement révoltés par la conduite de l'un d'entre eux qui nous avait refusé de l'eau que nous avons décidé de lui donner une leçon. La nuit de notre départ, nous avons kidnappé les 14 poulets et poules de sa basse-cour. Seul, le coq a été épargné et laissé avec une pancarte "Veuf depuis minuit". Nous avions un bon cuistot et nous avons mangé de la poule pendant une dizaine de jours sur le chemin du retour."

Et ce fut la débandade. On avait tout simplement oublié de nous dire que

les positions de première ligne avaient été changées et nous nous sommes trouvés face à face avec les Allemands. Nous avons fait demi-tour et nous nous sommes repliés vers la Somme. La population fuyait. Un châtelain, avant son départ, nous a donné les clefs de son château et nous a dit de manger et de boire tout ce que nous pouvions. La cave était bonne et nous avons même trouvé des fusils de chasse et des cartouches. Comme l'armée française ne nous avait rien donné, c'était notre seul armement. Le colonel nous dit d'essayer de rejoindre Agen si possible, et avec le matériel. Nous avons ramené le convoi au complet en récupérant au passage des soldats en retraite. Nous étions 30 au départ et 200 à l'arrivée, jetant des vivres en route pour faire de la place. Une dizaine de jours après, j'ai été démobilisé. Je n'avais eu aucune permission, mais ma femme m'écrivait tous les jours me donnant quelques nouvelles écoutées à la radio ou lues dans les journaux.

Ce n'était pas une vraie guerre. On se croyait plus armés. Nous avions des canons tirés par des chevaux, un peu d'aviation, mais pas des masses, rien pour faire la guerre aux Allemands cent fois plus armés que nous.

Avons-nous été trahis ? Je ne sais pas, c'est peut-être un peu trop fort, ou bien "c'est très haut", ajoute sa femme, qui a eu beaucoup plus peur, ensuite avec l'occupation de sa maison et la présence des Allemands à partir de novembre 1942.

ANDRE COLMEL.

Comme il était de la classe 37, il allait terminer son service militaire. Il était mobilisé au 8^e chasseurs à Orléans. Depuis trois jours en congé de convalescence à Blagnac, à la mobilisation il doit rejoindre son régiment. Celui-ci est transporté dans l'Aisne. L'hiver était très froid, les soldats couchaient dans les camions, et des habitantes du village, qui déjà avaient connu la guerre de 14, ont hébergé cinq d'entre eux. André Colmel a épousé l'une d'elles.

Au printemps ils déménagent dans les Ardennes. Une ligne de canons de 155 et de gros canons de marine devaient défendre une usine de tôle à Blagny.

"Nous étions en avant de cette ligne. En mai nous avons été bombardés.

Nous sommes partis en Belgique et devant l'avance allemande, nous avons reculé petit à petit, en tirant sur tout ce qu'on pouvait."

"De toute façon on prenait la dérouillée, soit par les ennemis sur terre ou par les avions".

"Pas de stratégie, pas de vrai combat, on se repliait, on n'avait rien pour se défendre. Pas de chars. Des régiments à cheval : 2e Spahis, Premier Hussard, 8e chasseurs. Et c'est tout."

A côté de Vaudemont, près de Sion, rencontre avec les Allemands, tirs réciproques. Les Allemands s'arrêtent, les Français aussi, et ils sont faits prisonniers par les soldats qui arrivent de tous les côtés. Coïncidence étrange : ils sont à 500 mètres environ de la statue de Maurice Barrès ! La ligne Maginot avait été débordée. Ses occupants ont continué à tirer sans savoir qu'ils étaient encerclés et prisonniers. "C'était une drôle de guerre ! Vous les attendiez là, ils arrivaient par derrière. C'était pas un front. Les canons sur la ligne de défense n'étaient pas protégés. La ligne Maginot a été prise par derrière sans un coup de fusil. Après les premiers obus on ne pouvait plus rien faire. Pris par derrière, un simple fusil contre une auto-mitrailleuse, c'est pas la peine d'essayer de se battre. Des régiments entiers se sont fait ramasser".

Sa famille n'avait pas la vie facile. Ils n'avaient rien pour porter les légumes au marché; 2 chevaux et 1 camionnette étaient réquisitionnés. Avec l'argent octroyé le père a pu s'acheter un vieux cheval de 13 ans, réformé peut-être de l'armée.

Plus tard, les terres à cultiver ont été réquisitionnées. André Colmel, prisonnier dans les Ardennes zone interdite, est libéré sur parole mais en zone interdite. Après s'être marié en août 41, il s'évade en avril 42 et rejoint Blagnac avec sa compagne.

Et voici le témoignage d'un soldat allemand, tiré de l'ouvrage de Serge Marchetti (Cf bibliographie).

ERNST JUNGER - "Jardins et routes"

- "Près de Greffern, 15 nov. 1939".

Les Français se montrent sans que nous tirions sur eux, et réciproquement. Les paysans labourent et récoltent les betteraves entre

nos ouvrages. Sur la route de Rastatt qui passe à côté de mon abri, les autos roulent, transportant peut-être des commis voyageurs ou des couples d'amoureux.

- "Hutte aux Roseaux, 7 Fév. 1940"

Le dégel persiste. Après-midi, dans le secteur de nos voisins de gauche, une violente fusillade de mitrailleuses a éclaté sur trois tons, elle reprit plusieurs fois. Des balles vinrent se perdre près de Greffern, sur notre flanc gauche...

La nuit, un ballon captif monte souvent, en face, avec une lumière qui ressemble à une étoile rouge...

LES OUBLIES DE L'HISTOIRE.

Enfin, ceux qui ne peuvent porter témoignage car ils ne sont pas revenus de la guerre.

3 Blagnacais sont morts pendant l'offensive. C'est d'eux que nous allons parler aujourd'hui. Dans de prochains articles nous évoquerons les 3 prisonniers morts en captivité, et le combattant volontaire engagé dans les F.F.L. mort en Italie.

JEAN-BAPTISTE DAYDE.

Né le 8 janvier 1911, il est tué le 26 mai 1940 à Vertes Voyes dans la Marne. Son décès avec la mention "mort pour la France" est transcrit à Toulouse car il y était installé avec son épouse. D'après Maxime Laconde il serait mort dans un bombardement.

ROSE ARTHUR BUCHER.

Rose Arthur Bucher est né à Gros Morne (Martinique) et avait épousé une blagnacaise, Henriette Lasserre. Pharmacien à la 17° section d'information militaire, il est tué à Montcornet (Aisne) le 15 mai 1940, donc 2 jours après le début de l'offensive (on se souvient que Montcornet est entré dans l'histoire avec la contre-attaque victorieuse, sans doute la seule, d'un certain de Gaulle avec son régiment de chars).

CHARLES BERGES.

Nous savons simplement qu'il est né le 1^{er} mars 1907 et qu'il a épousé une demoiselle Loumagne. Nous ne savons rien de plus, seulement que son nom est inscrit au monument aux morts de Blagnac.

Ce monument, malgré ses imperfections quant à l'inscription des morts de cette guerre 39-45 (pèle-mêle avec ceux de 14-18, mauvaise orthographe de DAYDE, manque de précision concernant les dates et lieux de décès) reste cependant, au-delà de sa valeur commémorative, une référence indispensable.

CONCLUSION.

Ces témoignages de Blagnacais, recueillis 50 ans après les faits, avec la petite incertitude qui peut résulter de l'érosion du temps, mais encore empreints de sincérité et de fraîcheur, nous serviront de prologue à la publication, qui sera fractionnée en plusieurs épisodes, du carnet de route, écrit au jour le jour, d'un mobilisé toulousain de 39-40 : il se trouvait au voisinage de la charnière de Sedan, le jour de l'offensive allemande. Ce texte nous a été communiqué par une Blagnacaise, sa soeur.

J. WEIDKNET

BIBLIOGRAPHIE.

GRANDO René, QUERALT Jacques, FEBRES Xavier - Camps du mépris, Des chemins de l'exil à ceux de la Résistance
El Trabucaire, Perpignan

FITTKO Lisa - Le Chemin des Pyrénées. Souvenirs 40-41
Maren Sell et Cie.

GRYNBERT Anne - Les Camps de la Honte, les internés juifs des camps français
La Découverte

MARCHETTI Serge - Affiches 1939-1945
EDITA

ARAGON Louis - La Diane Française - 1943
Ed. Seghers

FRENAY Henri - La nuit finira - Robert Laffont

MOUSSINAC Léon - Le Radeau de la Méduse
Ed. Hier et Aujourd'hui

NOTH Ernst Erich - L'Allemagne exilée en France
Bloud et Gay

Archives municipales, cahiers de délibérations.

A cette bibliographie il faut ajouter
- la presse de l'époque
- mes souvenirs personnels et ceux de mon entourage

Toute remarque justifiée sur cet article, tout renseignement complémentaire sur cette période, en particulier concernant les victimes décédées, seront les bienvenus.